



Festival du Regard

Cergy-Pontoise
du 1^{er} octobre au 21 novembre 2021

6^e édition

Intime & Autofictions

- Alberto García-Alix
- Jen Davis
- Marc Riboud & Catherine Chaine
- Patrick Taberna
- Eva Rubinstein
- Lolita Bourdet
- Marilia Destot
- Sylvia Ney
- Patrick Cockpit
- Franck Landron
- Kourtney Roy
- Robert Doisneau
- Deanna Dikeman

L'intime et l'autofiction vus par...

Nobuyoshi Araki
Lucienne Bloch
Miroslav Tichý
Ralph Eugene Meatyard
Michael Ackerman
et une sélection de tirages du XIX^e

Festival du Regard

Fondateur : Éric Vialatel

Direction artistique, commissariat et production des expositions, scénographies, communication : Sylvie Hugues et Mathilde Terraube

Design graphique : Tom Ségur

Un événement organisé par Marininvest

avec le soutien de l'agglomération de Cergy-Pontoise

Lieux d'expositions

Cergy-Pontoise

L'Ancienne Poste

Place des Arts

Crédit de la photo de couverture

Kourtney Roy

Informations sur le festival

www.festivalduregard.fr

facebook.com/festivalduregard/

[Instagram.com/festival_du_regard](https://instagram.com/festival_du_regard)

www.cergypontoise.fr

facebook.com/CergyPontoiseAgglo

[Instagram.com/cergypontoise_agglo/](https://instagram.com/cergypontoise_agglo/)

L'équipe du festival tient à remercier :

Anette Doisneau et Francine Deroudille, Catherine Chaine-Riboud et Lorène Durret, Olivier Degeorges, galerie In Camera, galerie de l'Instant, galerie Camera Obscura, galerie Christophe Gaillard, Michael Houlette de la Maison Robert Doisneau, Fujifilm France, le magazine *Fisheye*, l'atelier Demi-Teinte, Catherine Philippot & Prune Philippot, les équipes d'ArtComposit et en particulier Matthias Bernier.

Le Studio 36 et plus particulièrement Juliette Berny,

Emmanuel Lozano et Armonie Garric.

Mais aussi Isabelle Trehard et Yolanda Ribeiro.

Hervé Mondon, Stéphane Tixier, Mélanie Venchiarutti,

Marie Hélène Soudais, Jean-Marc Norbal à l'agglomération de Cergy-Pontoise.

Ainsi qu'Alexia Bayet du Carreau de Cergy, Corinne Diserens et son équipe de l'ENSAPC, Emmanuelle Boumpoutou et Anne-Laure Beresowski de la Maison des Arts, et bien sûr tous les artistes exposés.

Intime & Autofictions

Fondé en 2015 par Eric Vialatel, le Festival du Regard vous propose une plongée au cœur de l'intime et de l'autofiction en présentant des photographes auteurs qui ont pris leur propre vie comme fil conducteur de leur travail. Parmi eux, une grande figure de la photographie, l'Espagnol Alberto García-Alix dont nous présentons les images emblématiques, devenues cultes, représentant un monde alternatif marqué par la mort et la poésie, l'amour et le désespoir. L'exposition s'ouvre avec son célèbre autoportrait intitulé « Mon côté féminin ». L'autoportrait, Jen Davis en a fait le cœur de son travail. Souffrant d'obésité depuis son plus jeune âge, elle s'est photographiée pendant onze ans afin de mieux accepter son corps. C'est également à travers l'autoportrait que la Canadienne Kourtney Roy enregistre la trace de sa présence dans le monde. Telle une héroïne du grand écran, elle fait corps avec le décor. Les lieux, les espaces, lui sont autant de sources d'inspirations, tout comme chez l'Américaine Eva Rubinstein. Mais à la différence de la jeune artiste flamboyante, la photographe de quatre-vingt-huit ans préfère le silence du noir et blanc et la pénombre des intérieurs où déambulent avec grâce les acteurs anonymes de sa vie intime.

Dans le domaine de l'autofiction, nous nous devons de montrer le travail de Sylvia Ney, rendant hommage à Gustave Flaubert dont on célèbre cette année le bicentenaire de la naissance. D'écriture, il sera aussi question avec le couple Catherine et Marc Riboud. C'est en écrivant que Catherine a surmonté l'épreuve de mettre au monde une enfant trisomique, Clémence. Ses textes d'amour et de rejet, associés aux images tendres de Marc Riboud, sont l'objet d'une exposition pour la première fois... Autre famille, autre façon de narrer l'intime, en prélevant des instants fugaces de bonheur, en carré et en couleur, comme le fait avec délicatesse le photographe Patrick Taberna, en véritable chroniqueur du temps qui passe. Quant à Marilia Destot, elle nous livre un journal intime en documentant la vie à deux, puis à trois, avec l'arrivée de l'enfant qui expose les habitudes dans un accrochage en constellation spécialement conçu à l'intention du festival. Accrochage singulier également proposé par la jeune Lolita Bourdet, partie en quête de ses origines au Canada, et qui mêle habilement documents, albums de famille et images actuelles « fictionnalisant » la saga de ses ancêtres. S'il y en a un qui manie l'autofiction à merveille, c'est bien Patrick Cockpit avec son *road trip* loufoque à la recherche des ossements de Franco sous forme d'un journal de bord caustique et railleur. Un peu d'humour, beaucoup de légèreté et surtout une grande liberté, voilà le style de Franck Landron qui photographie comme il respire depuis l'âge de treize ans tout ce qui l'entoure : l'internat

de Pontoise, les copains, les filles... tel un Lartigue contemporain. De l'humour, Robert Doisneau n'en manquait pas. Ingrédient indispensable au sel de la vie, il le saupoudrait aussi — et c'est moins connu — dans les cartes de vœux qu'il réalisait chaque année. Nous en dévoilons les coulisses... Enfin, pour conclure, l'Américaine Deanna Dikeman nous livre un témoignage émouvant en photographiant ses parents au moment du départ. Un rituel tout simple qui a duré vingt-sept ans. Quatre-vingt-dix photographies d'au revoir sont ainsi proposées aux visiteurs en fin de parcours, comme pour les saluer et leur dire « À bientôt »... Le Festival du Regard n'oublie pas les pionniers et ceux qui ont marqué l'histoire de la photographie de l'intime avec des séries ou des images inoubliables rassemblées dans la section « Les Classiques ». Parmi eux, Nobuyoshi Araki, Miroslav Tichý, Lucienne Bloch, Ralph Eugene Meatyard et Michael Ackerman.

Nous voulons contribuer à renouveler et revivifier la photographie créative. En se rapprochant d'une forme de narration, les « mises en scènes » de l'intime vont devenir le pendant photographique de ce que l'on nomme en littérature « l'autofiction ». Ce genre mal défini nous a paru intéressant à mettre en parallèle avec la notion de l'intime photographique. Comment se dévoiler sans aller trop loin ? Comment faire de sa propre personne un personnage « extérieur » ? Comment éviter le piège de l'autocongratulation ou de l'autoflagellation ? Comment trouver la bonne distance quand on est à la fois l'auteur et l'acteur, le sujet et l'objet ? Mais surtout comment mêler fiction et réalité dans ce qui se veut à la fois création artistique et témoignage documentaire ?

À l'occasion de notre quatrième année à Cergy, nous sommes heureux d'annoncer une nouvelle collaboration avec l'École nationale supérieure d'arts de Paris-Cergy, concrétisée par un appel à projets permettant à trois étudiants d'exposer pour la première fois. Autre nouveauté, le lancement du projet Erigere — Festival du Regard, consistant en des ateliers photographiques menés avec les résidents de Marcouville à Pontoise tout au long de l'année, et qui aboutira à une exposition lors de notre édition de 2022.

Temps forts du festival, pendant les week-ends, des visites commentées et des lectures de portfolios gratuites par des professionnels sont organisées. Des projections-débats se tiennent également à la Maison des Arts.

Les expositions se tiennent du 1^{er} octobre au 21 novembre 2021 et sont toutes en entrée libre. Bonne visite.

De donde no se vuelve (D'où l'on ne revient pas)

Alberto García-Alix, l'un des plus grands photographes espagnols, est une figure clé de l'avant-garde créative des années 1970 à 1986 qui, à Madrid, a contribué à liquider les séquelles de la dictature franquiste et de ses quarante années de censure et de silence contraint. Poète, rocker et matador anarchiste dans l'Espagne post-franquiste, il puise son inspiration dans son entourage immédiat. À travers ses photos, nous nous immergeons dans un récit qui traverse son quotidien, en un noir et blanc d'une grande élégance, façonnant un discours vital dont la photographie est le cœur.

Les photos dont est composé ce récit intitulé *De donde no se vuelve (D'où l'on ne revient pas)* proviennent de différentes étapes de sa vie, dans un va-et-vient entre le présent et le passé.

Voici ce que le photographe poète écrit à ce sujet: «La photographie a en elle-même quelque chose d'inférieur; je veux dire: d'où l'on ne revient pas.

En lui tenant la main, nous passons de l'autre côté de la vie.

Et là, piégés dans son monde d'ombres et de lumières, n'étant que présence, nous vivons aussi.

Immuables.

Nos peines oubliées, nos péchés rachetés.

Enfin apprivoisés; figés.

De l'autre côté de la vie. D'où il n'y a pas de retour.»

Alberto García-Alix est né en 1956 à Léon en Espagne. Photographe, créateur audiovisuel, écrivain et éditeur, ses premières expositions ont eu lieu au début des années 1980 dans les galeries Moriarty et Buades (Madrid) et Portafolio (Londres). Tout au long de sa carrière, son travail photographique et audiovisuel a été exposé en des lieux tels que le Museo Nacional Centro de Arte Reina Sofía, les Rencontres d'Arles, la Maison européenne de la photographie à Paris, le Museo Casa de la Fotografía à Moscou et le Museo Nacional del Prado à Madrid, entre autres. Ses œuvres se trouvent dans de grandes collections d'art du monde entier, comme la Deutsche Börse allemande ou les fonds nationaux d'art contemporain français. Parmi les nombreux prix qu'il a reçus, citons le prix national de la photographie (1999), le prix PhotoEspaña (2012) ainsi que le titre de chevalier de l'ordre des Arts et des Lettres de France (2012) et, en 2019, la médaille d'or du mérite des Beaux-Arts. En tant qu'auteur, il a publié une douzaine de livres et plusieurs œuvres audiovisuelles, dont *De donde no se vuelve*, une création cinématographique de quarante minutes acquise par le Museo Nacional Reina Sofía. Directeur et fondateur de la revue culte *El Canto de la Tripulación* (1989), il est actuellement cofondateur de Cabeza de Chorlito, maison d'édition qui publie ses ouvrages: *El paraíso de los Creyentes*, en 2011, *Diaporamas* en 2012, *MOTO* en 2015, et la revue *Motorcycle Family Circus* en 2016 et 2018.

Alberto García-Alix est représenté par la galerie Kamel Mennour.



Autoportrait. Mon côté féminin, 2002



Les irréductibles, 1991



Autoportrait, chambre 114, 2000



La chatte, 2001

Plamondon

La jeune photographe Lolita Bourdet est une « archéologue de l'image » : elle s'intéresse au dialogue particulier qui s'opère entre les objets, les personnages et les lieux reliés à son histoire personnelle.

Le Festival du Regard est heureux de présenter son projet le plus intime — *Plamondon* — véritable quête et enquête sur ses origines : « Mes ancêtres auvergnats sont partis pour le Nouveau Monde à la fin du XVIII^e siècle dans l'espoir de vivre des jours meilleurs. Après avoir arpenté les États-Unis et s'être posé quelque temps dans le Michigan, mon arrière-arrière-grand-père Joseph Plamondon, accompagné de sa famille, quelques Français, huit chevaux et quatre bœufs, remonte vers le Canada à la recherche d'une terre promise. Après un trajet long et pénible, le 28 juillet 1908, ils s'arrêtent près d'un bosquet d'épinettes et d'un petit ruisseau où "Joe" décide de s'installer. Il y construit le premier édifice de cet endroit qu'il baptisera Plamondonville, plus tard raccourci en Plamondon. En 1959, ma grand-mère Diane Plamondon rencontre Jean, un Français expatrié depuis dix ans au Canada. Ils se marient et partent passer leur nuit de noces en France, où ils s'installent définitivement. Ma grand-mère m'a raconté cette aventure romanesque dans mon enfance, ainsi que des contes traditionnels du "P'tit Jean", transmis par les siens de génération en génération. Vingt ans plus tard, j'entreprends un retour à Plamondon afin d'amorcer un projet sur l'histoire de cette famille en quête d'une terre. Au travers de mon objectif, je capture paysages et habitats en tentant de retrouver des sensations passées. Je saisis les tonalités climatiques, l'immensité des panoramas, la matérialité des objets. Je rassemble de vieilles photographies de famille, sélectionne des archives et collecte des témoignages. Ma sœur, Mélodie Le Bihan, m'a rejointe au cours du séjour afin d'écrire des textes s'inspirant de ces recherches. J'associe ces fragments épars afin de reconstituer un récit singulier où s'entrelace la légende de mes aïeux et la chronique d'un voyage contemporain. »

Lolita Bourdet, née en 1986, vit entre Montreuil et Barcelone. Diplômée de l'ENSAPC en 2010, elle obtient la même année le prix de la Jeune Création décerné par Le Bal et SFR Jeunes Talents pour sa série René & Jean, publiée en 2011 aux éditions Filigranes. Son travail a été exposé lors de différents événements en France et à l'étranger, notamment au Bal à Paris, au festival Images Singulières de Sète, aux Rencontres photographiques de Lorient (galerie Le Lieu), au Off de la Biennale de Venise et lors des Rencontres d'Arles, au Art Central à Calgary (Canada) et au NEC à Birmingham (Angleterre). En 2017, elle coréalise entre France et Palestine, avec l'artiste Abdelatif Belhaj, son premier film documentaire : *La Pêche et l'Olive*. Depuis 2019, elle mène un projet avec les communautés vivant dans les Murs à Pêches de Montreuil à l'aide d'une caravane qu'elle a transformée en chambre noire.



Franco et moi

En écho au travail d'Alberto Garcia-Alix, le Festival du Regard accueille la série satirique et caustique d'un photographe au nom improbable : Patrick Cockpit. Nous vous en livrons le *pitch* écrit par lui

« En France, c'est bien simple, Franco, on sait à peine qui c'est. Et puis qui s'intéresse à l'histoire de l'Espagne ? C'est le genre de truc que tu fais en troisième quand t'as choisi espagnol en LV2, on te balance vite fait la formation du pays, la guerre civile et puis basta ! après tu grandis, tu te souviens vaguement de Picasso et de Don Quichotte, il y a Barcelone, la Sagrada Família, la bière et Ibiza si tu aimes la MD, donc Franco, hein, voilà... En Espagne, c'est encore plus simple, on n'en parle pas. Francisco Franco a longtemps été enterré à quelques kilomètres de Madrid (la capitale du pays, pour celles et ceux qui ont fait allemand en LV2), la croix qui surplombe son mausolée mesure cent cinquante mètres de haut, tu peux pas la louper. L'ombre de ce mec obscurcit littéralement le ciel espagnol. Mais rien, *nada*, les vieux en glissent quelques mots parfois, les jeunes jamais. Les gouvernements successifs éliminent les plaques, les villes se débaptisent et Franco disparaît dans les limbes de l'histoire. D'ailleurs, en 2020, les autorités l'ont déterré pour le ranger ailleurs, dans un cimetière plus normal, où tout un tas de nostalgiques recouvrent sa chapelle de messages fascistes, militaristes ou pieux, voire les trois à la fois. C'est mieux comme ça, apparemment, tout le monde est content. Il existe un mot pour ça : tabou. Alors, moi je fais comment pour photographier l'invisible et le silence qui entoure l'héritage de ce type ? Quand rien n'existe, quand on ne peut rien voir parce qu'il n'y a rien à voir ? Il faut aller sur place, suivre une approche frontale, observer ce qui en sort, raisonner comme un sale gosse qui bousille le château de sable des grands. Ça fait mal et ça fait rire. On a les lèvres gercées et nos yeux saignent. C'est peut-être ça, le legs fasciste espagnol, une plaie qui pique encore, à fixer d'urgence avant que tout disparaisse. »

La quarantaine bien installée, Patrick Cockpit travaille sur la représentation photographique de l'attente, du silence et de l'invisible. Adeptes des images droites et carrées, il cultive sa schizophrénie en montant différents projets sur le totalitarisme et sa mise en spectacle, ou plus prosaïquement sur le portrait féministe, punk et décalé. Il travaille essentiellement comme portraitiste pour la presse et différentes maisons d'édition, tout en soignant ses prises de vue institutionnelles. Il est l'auteur du livre *Figures oubliées de la résistance féministe à l'orée du xx^e siècle*, série exposée au festival Manifesto en 2020 et au festival Barrobjectif en 2021. Le livre *Franco et Moi* vient de paraître aux éditions Révélateur.

Patrick Cockpit
est membre de
Hans Lucas.



Après la guerre la Seconde Guerre mondiale, à laquelle l'Espagne n'a pas participé, ce qui arrangeait beaucoup de gens, Franco a décidé de rassembler tous les morts de la guerre civile dans un gigantesque complexe ultra grandiose et super haut, creusé à même la montagne. Les morts fascistes, hein, pas les autres. Par la suite, en vieillissant, il a voulu y ranger tout le monde, républicains et fascistes confondus, à condition qu'ils soient catholiques. On imagine que les morts républicains ont été ravis de rejoindre leurs ennemis jurés fascistes, même s'ils s'en foutaient en vrai parce qu'ils étaient morts. C'est plutôt les familles qui n'étaient pas ravies, mais bon, le peuple, c'est toujours la même chose, hein, jamais content.



Parfois, y a des trucs chelous, comme cette espèce d'immense dalle de béton devant la basilique. On trouve des bouches d'égout, enfin, des trucs qui y ressemblent. Du coup, les gens les regardent, c'est beau.

“Eleven Years” & “Stephen and I”

À l'âge de 23 ans, la photographe Jen Davis, qui a toujours souffert d'obésité, entame une quête sur sa propre image. Onze années durant, elle réalise des autoportraits d'une troublante beauté. Parfaitement composés, ils s'inspirent de la peinture hollandaise des XVII^e et XVIII^e siècles dans laquelle l'obsession de la lumière rime avec une apparente simplicité. Photographier un corps imparfait apparaît comme un moyen de questionner les normes sociales: avec un air de défi, Jen Davis affronte le regard du spectateur. Petit à petit, la scène photographique devient un espace à dimension fantasmatique. La photographe compose des situations intimes avec des hommes qu'elle a rencontrés, qui ont éveillé son désir mais n'y ont pas répondu. C'est l'acceptation progressive de cette vulnérabilité qui suscite l'empathie. Elle vaut de façon générale pour toutes les personnes confrontées à la difficile représentation de leur propre corps: «En définitive, mon travail parle de l'inconfort de chacun avec soi-même.» En 2014 paraît le livre *Eleven Years* aux éditions Textuel. Jen Davis pense avoir tourné la page et s'intéresse à d'autres corps que le sien, celui de femmes bodybuildées dont l'objectif est d'atteindre la perfection dans leur apparence physique: «En enquêtant sur les culturistes, j'ai rencontré un homme du nom de Stephen, qui allait devenir ma première relation amoureuse sérieuse. Nous avons rompu en 2020. J'ai commencé à photographier nos moments partagés en tant que couple et Stephen comme un sujet de désir, mon désir personnel. La série intitulée *Stephen and I*, série d'autoportraits réalisée durant six ans, est autant une célébration de l'amour qu'un rappel de ce qui manquait tant à ma vie — la proximité d'un lien émotionnel et physique qui se manifeste dans les photographies. La crainte est que ces images puissent sembler seulement sentimentales, mais je crois qu'il y a quelque chose de plus profond ici, même si cette série agit comme un témoignage du temps, une réflexion sur le passé et un espoir pour l'avenir. En d'autres termes, il s'agit d'une méditation sur l'amour, la nostalgie et les peines de cœur. En réalisant ces images, je garde toujours cette vision critique de moi-même — évoquant mon corps qui change et considérant les insécurités de l'âge et les peurs associées à la solitude.»

Née en 1978, Jen Davis est une photographe américaine basée à Brooklyn, surtout connue pour son projet au long cours d'autoportraits qui traitent des questions de beauté, d'identité et d'image corporelle. Elle a également exploré l'univers des hommes en tant que sujet et s'intéresse à l'idée de relations, tant physiques que psychologiques, avec l'appareil photo. Elle est diplômée MFA Photography de la prestigieuse université de Yale en 2008. Elle a été finaliste du prix Virginia en 2012 et de la fondation Arnold Newman en 2014. Ses photographies ont été exposées principalement aux États-Unis.





La promesse

« *La promesse* est mon journal poème : la promesse du couple, de l'enfant à venir, du monde à découvrir. Un journal débuté il y a vingt ans, que je décompose et recompose au fil du temps, des lieux. Visages, paysages et détails du quotidien se font écho et dessinent en filigrane le film de nos souvenirs. Les attentes et les absences, les cycles et les ruptures, les bonheurs et les fêlures... du désir d'enfant à la maternité, vers l'enfance retrouvée, la promesse célèbre les petits vertiges, les peurs souterraines, les miracles ordinaires de la vie, et trace une mémoire contemplative du temps qui passe. Série au long cours, la promesse se développe en chapitres de vie, collection de carnets entre vos mains, ou constellations d'images sur les murs. Si mes images racontent une histoire personnelle, je les laisse volontiers se détacher, vagabonder vers d'autres imaginaires. J'aime travailler en correspondance avec d'autres artistes et, pour mon livre *La Promesse*, j'ai eu le désir d'une collaboration littéraire plurielle : à chaque carnet, inviter un·e artiste qui aurait accompagné un morceau de ma vie à en partager et réinventer le récit. Dominique A, Sabine Huynh, Keren Ann furent les complices de cette aventure poétique, les plumes délicates de mes trois premiers carnets. La promesse c'est mon histoire, la leur, la vôtre aujourd'hui. Une série d'échos à l'infini. »

Originaire de Grenoble, Marilia Destot a étudié la photographie à l'ENS Louis Lumière et le multimédia au Cnam, à Paris, avant de s'installer à New York en 2006. Son travail photographique personnel porte le plus souvent, à travers des séries de portraits, danse et paysages, sur une narration intime et sensible du temps et de l'espace traversés. La mémoire subjective et poétique est au cœur de sa recherche. Ses photographies ont fait l'objet de publications et expositions en Europe et aux États-Unis, notamment lors des Rencontres d'Arles, de la Bourse du Talent à la BNF, à Paris (Ellipses, 2008), au French Institute de New York (Variations for Two, 2010) et en larges installations urbaines commandées par la fondation Art-bridge à New York et en Italie (Variations for Two en 2010-2011, Gowanus Dance en 2014-2015, Ellipses en 2019). En 2019, elle est invitée à développer sa nouvelle série *The Journey* (sur les traces de ses ancêtres lituaniens) en résidence en Lituanie à la Kaunas Photo Gallery, et aux États-Unis au VSW/ Rochester. Son livre *La promesse*, textes de textes de Dominique A, Sabine Huynh et Keren Ann, est paru chez Filigranes Éditions en 2020.

En 2021, la galerie Le Lieu à Lorient accueille la première exposition de *La Promesse* en France, et la présentation publique du livre.



Leaving and waving

Pendant vingt-sept ans, la photographe américaine Deanna Dikeman a photographié ses parents au moment de leur dire au revoir en reprenant la route, après leur avoir rendu visite à Sioux City en Iowa « J'ai commencé en 1991 avec un appareil instantané et j'ai continué à photographier chaque départ. Je n'avais aucunement prévu d'en faire cette série. Ces photographies étaient simplement une façon de surmonter la tristesse de la séparation. Petit à petit, c'est devenu notre rituel. C'était naturel pour moi d'avoir l'appareil à la main, dans la mesure où j'avais pris des photos tout le temps pendant que j'étais là. Ces photographies font partie d'un corpus de travail plus large que j'ai appelé *Relative Moments* et qui documente la vie de mes parents et d'autres proches depuis 1986. En constituant la série *Leaving and Waving* que l'on pourrait traduire par "Au revoir et à bientôt", j'ai réalisé une histoire sur la famille, le vieillissement et le chagrin de la séparation. En 2010, mon père n'est plus sur la photographie que j'ai prise. Il est décédé quelques jours après son quatre-vingt-onzième anniversaire. Ma mère a continué à me dire au revoir de la main. Son visage s'est assombri au fil des départs... »

Deanna Dikeman est née à Sioux City aux États-Unis, en 1954. Elle vit et travaille à Kansas City. Elle photographie sa famille et son environnement du Midwest depuis 1985, année où elle a quitté son poste en entreprise pour suivre des cours de photographie. Elle est titulaire d'une maîtrise et d'une licence de l'université de Purdue. Elle a reçu une bourse de la fondation Aaron Siskind en 1996, et une bourse de la United States Artists Booth en 2008.

Ses œuvres font partie des collections permanentes du musée de la photographie contemporaine de Chicago (Illinois), du musée Nelson-Atkins de Kansas City (Missouri), du Center for Creative Photography de Tucson (Arizona), du musée d'art contemporain Nerman d'Overland Park (Kansas), du musée d'art contemporain Daum de Sedalia (Missouri) et de la collection de livres de Martin Parr au Tate Museum de Londres. Ses images ont été publiées dans *The New Yorker Photobooth*, *The New York Times*, *Der Tagesspiegel Sonntag*, *Dummy*, *GUP*, *M*, le magazine du Monde et Vostok, entre autres. Elle est représentée par Haw Contemporary, Kansas City aux États-Unis. *A Photographer's Parents Wave Farewell* a été déclarée l'une des vingt-cinq meilleures histoires de 2020 par le *New Yorker*.

Son livre *Leaving and Waving* a été publié par Chose Commune en mars 2021, après avoir été présélectionné pour le Mack 2020 First Book Award.



Meilleurs vœux

Le Festival du Regard est heureux de présenter l'exposition des cartes de vœux de Robert Doisneau, dont certaines sont accompagnées de leur *making of*. Chaque année en décembre, toute la famille Doisneau était sollicitée pour la fameuse carte, comme nous le raconte sa fille Francine : « Ma sœur n'avait pas un an qu'elle était déjà réquisitionnée, brandissant en 1942 un panneau "et surtout la santé" ... En 1947 j'ai été convoquée sur Terre afin de rejoindre dès 1948 l'équipe de prises de vue : nous étions environnées sur la photo de l'année de papiers administratifs, le cauchemar de mon père : commandements, avertissements, avis de contributions... Les temps étaient durs sans doute, il était urgent d'en rire. À la fin du mois de décembre les idées fusaient pour la carte à venir. Des prises de vues à la limite du burlesque parfois, des jeux de mots souvent, qui provoquaient toujours des séances de pose soignées, très longues souvent, renouvelées quand la première prise n'était pas satisfaisante. Les vœux, d'année en année, prenaient un tour de plus en plus professionnel. Il faut dire que chaque année une troupe de plus en plus nombreuse d'amis et de relations attendaient "la carte de vœux". À la fin des années soixante, quand nous nous apprêtions à quitter la maison des parents, l'exercice était devenu chronophage. Il y eut d'ailleurs un petit temps de pause. Et puis en 1973, les petits-enfants arrivant, la carte de vœux a resurgi, applaudie par les amis encore plus nombreux, jusqu'en 1990. La dernière, "les vœux et les gants", prenait congé d'une tradition presque cinquantenaire. Aujourd'hui encore nous recevons des messages de parfaits inconnus qui nous disent avoir l'ensemble de la collection, ou rechercher une année précise comme le font des collectionneurs d'éditions rares. Les cartes sont devenues pour certains de précieux objets de collection. Ne perdons pas de vue pourtant le message essentiel que mon père adressait à tous ceux qui la recevaient autrefois et qu'il semble livrer par-delà les nuages à tous ceux qui sont prêts à s'en amuser encore aujourd'hui : Bonne année ! »
Francine Deroudille

On ne présente plus Robert Doisneau, photographe mondialement connu, né en 1912 et décédé en 1994 à quatre-vingt-un ans. Membre dès 1946 de l'agence Rapho pour laquelle il réalise de nombreux reportages qui paraîtront dans des magazines comme *Life*, *Paris Match*, *Regards*, etc., Doisneau publiera une trentaine d'albums dont *La Banlieue de Paris* (Seghers, 1949). Il travaillera pour *Vogue* de 1948 à 1953 en qualité de collaborateur permanent. Son talent de photographe sera récompensé à diverses reprises : le prix Kodak en 1947, le prix Niépce en 1956. En 1960, il monte une exposition au musée d'art contemporain de Chicago. En 1975, il est l'invité d'honneur du festival des Rencontres d'Arles et recevra de nombreux prix pour son travail. Aujourd'hui à Montrouge, ses deux filles Annette Doisneau et Francine Deroudille gèrent avec rigueur et passion ses archives photographiques au sein de l'Atelier Robert Doisneau.



Ex Time

Franck Landron photographie comme il respire depuis l'âge de treize ans. Son père est garagiste à Herblay dans le Val d'Oise. Sa mère s'occupe de la comptabilité de l'entreprise familiale. Franck vit dans les odeurs de mécanique ; il est passionné, touche-à-tout, mais sur le plan scolaire un vrai cancre. Aussi l'envoie-t-on au pensionnat Saint-Martin-de-France de Pontoise, à quelques kilomètres de chez lui. La rencontre avec le monde huppé de cette école privée réputée est un vrai choc. Pourtant, heureux hasard, la confrontation avec un milieu si différent du sien va lui être très bénéfique. Il monte un laboratoire photographique et devient responsable du ciné-club de l'école. Il passe le concours d'entrée à l'École nationale supérieure Louis Lumière, où il acquiert une formation technique rigoureuse. Franck est un photographe qui prend des clichés sans idées préconçues, sans tutelle et surtout sans limite. Il s'intéresse à la sphère intime et à tous ceux qui gravitent dans l'entourage direct. L'idée d'en faire un réel métier, de se mettre au service d'une commande, est extravagante. L'expérimentation flirte chez lui avec la transgression. Il sait depuis le début qu'il est libre de photographier tout ce qu'il désire. Et lui plaisent les moments d'abandon et de laisser-aller où l'autre n'est plus qu'un visage qui fume, boit et rit aux éclats. Ces moments, où l'intimité se rend visible, résonnent avec une aptitude à considérer le présent avec une « esthétique » sans règle et, surtout, sans systématisme. Il y a des flous, du grain, des traces et des rayures aussi. Ses photographies apparemment désinvoltes, aux scènes légères mais singulières, pénètrent au cœur des choses et au plus profond des événements tels qu'ils ont existé : elles donnent la couleur et le caractère d'un vécu et, au-delà, la tonalité d'une vie entière.

Né en 1957 à Enghien-les-Bains, Franck Landron est photographe mais aussi réalisateur, scénariste, producteur de cinéma avec Les Films en hiver. Depuis 1971, année où on lui offre son premier appareil photographique, il saisit et collecte les images de sa réalité. Avant de se consacrer à la réalisation et production de films, il a été journaliste-photographe pour la revue *Le Cinématographe*, assistant opérateur sur plusieurs films dont *Jean de Florette* et *Manon des sources* de Claude Berri. Il a réalisé des longs métrages : *Un amour de trop* en 1990, *Le Secret de Polichinelle* en 1997, *Les Textiles* en 2004, etc. ainsi que des documentaires, dont bon nombre sur des photographes, parmi lesquels : *Sabine Weiss, une vie de photographe* en 2011 et *Philippe Bordas : un photographe à poings nus* en 2012. La Maison Robert Doisneau à Gentilly lui a consacré une rétrospective en 2015. Michaël Houlette, son directeur, en a assuré le commissariat d'exposition. Son livre *Ex Time* est paru aux éditions Contrejour la même année.



Porquerolles, Bibi avant la chute, 1971



À Pontoise en 1972, « je fais des photos dans la cour de récré avec mon Canon FTQL. L'objectif est un 50 mm qui ouvre à f : 1,8 »



La Grande Motte, 1976



Gare Montparnasse, 1975



Crète, 1987. « Avec le Leica CL, j'oublie toujours de faire le point »

Enter as fiction

« Fascinée par la création d'une mythologie tragique du soi — écrit Patrick Remy — Kourtney Roy imagine un univers intime où se côtoient merveilleux et mystère. Avec son écriture photographique, les lieux et espaces sont des sources d'inspiration dont la poétique souligne la banalité et le quotidien. Ses études de photographie à l'Emily Carr University of Art and Design de Vancouver et à l'École nationale supérieure des beaux-arts de Paris lui permettent de forger une esthétique léchée, qui imprègne parfaitement le papier glacé. Affectionnant l'autoportrait et le postiche, Kourtney Roy se met en scène, le plus souvent seule, dans un rapport au monde aussi décalé que fantasmé. Les personnages qu'elle incarne sont tristes et impassibles, figés dans une existence ordinaire qui semble se faire l'écho d'une époque passée. Grandes étendues fantômes, décors cinématographiques, artifices de la culture populaire sont autant de réminiscences qui hantent ces images délectables. Un monde vernissé qui craquelle sous les accès d'autodérision chers à la photographe. Empreintes d'un charme noir qui doit aussi bien au grotesque de situations faussement tranquilles qu'à leur tension trouble... »

Kourtney Roy est née en 1981 en Ontario au Canada. Elle vit et travaille en France depuis plus de quinze ans. Ses photographies ont été exposées dans de nombreux festivals (Planche(s) Contact à Deauville en 2012, Portraits à Vichy en 2015 et InCadaqués en 2019) ainsi qu'au Bal à Paris en 2014 et à Paris Photo en 2018. Son travail a également fait l'objet d'expositions en Chine, en Italie, en Suisse au musée de l'Élysée, aux États-Unis, en Australie, à Moscou lors de la Photo Biennale 2017.

Elle a été récompensée par le prix Picto en 2007, l'Emily Award au Canada en 2012, la Carte blanche PMU/Le Bal en 2013, le prix Élysée du musée de l'Élysée à Lausanne en 2014 et par Pernod Ricard avec le prix Carte Blanche en 2018.

En 2019 elle a remporté le prix Ovni au festival européen de court-métrage de Brest pour son film *Morning Vegas*.

Le travail de Kourtney Roy a également fait l'objet de plusieurs publications dont un catalogue de son exposition au Bal : *Ils pensent déjà que je suis folle*, un livre d'artiste *Enter as Fiction* publié par les éditions Filigranes, *Northern Noir* publié aux éditions La Pionnière et le livre *California* publié par les éditions Louis Vuitton. Son dernier livre, *The Tourist*, est paru en 2020 aux éditions André Frère.





Élégies

Les photographies noir et blanc d'*Élégies* ont été prises entre 1969 et 1990 dans différents pays d'Europe : France, Italie, Pologne, Grande-Bretagne, ainsi qu'aux États-Unis. Eva Rubinstein, fille du célèbre pianiste, photographie les lieux et les objets communs avec une infinie élégance et un sens particulier de la lumière. Ses images respirent la quiétude et embrassent la vie, la mort et l'amour. La photographe entretient un rapport très personnel et intime avec ses sujets. « Eva Rubinstein, écrit Jean-Claude Lemagny, ne photographie que pour se trouver elle-même et elle ne se recherche elle-même que pour mieux aller vers l'autre. Ses images font penser à des décors et n'attendent pourtant aucun comédien, elles se suffisent dans la tranquillité de leur espace. C'est que l'attente est celle d'un être aimé, non d'un simulacre, ou, plutôt, qu'il est déjà là, dans la chaude intimité de la vieille maison. Parce qu'il s'agit d'amour nous atteignons ce point ultime où le sentiment de la présence de l'autre et celui de la solitude se confondent en une seule et même chose. »

« Normalement, je ne donne pas de titre à mes expositions, nous dit-elle, mais quand on me le demande j'essaie de trouver un mot ou une phrase qui pourrait donner une idée de l'état d'esprit dans lequel se retrouvent toutes les images. J'aime beaucoup la définition d'"élégie" dans le dictionnaire : poème lyrique dont le ton est plus souvent tendre et triste. Pour moi ces images sont chacune une toute petite partie d'un autoportrait qui est souvent un peu triste, mais, j'espère aussi, tendre. »

La photographe américaine Eva Rubinstein vient de fêter ses quatre-vingt-huit printemps. Elle est née en 1933 à Buenos Aires en Argentine, pendant que sa mère, Aniela Mlynarska accompagnait son mari, le grand pianiste Arthur Rubinstein, dans une tournée en Amérique du Sud. Quand elle ne voyageait pas, la famille Rubinstein habitait principalement à Paris. Ils y vécurent jusqu'à l'arrivée de la Seconde Guerre mondiale en 1939.

Puis, ils ont immigré aux États-Unis et ils sont devenus citoyens américains en 1946. Quand Eva avait cinq ans, elle a commencé à apprendre à danser à Paris et plus tard à New York et en Californie. Elle a dansé et joué de temps en temps à Broadway et partout en Europe. Puis elle s'est mise à la photographie en 1967, avec l'aide de Sean Kerman. En 1969, elle a étudié brièvement avec la photographe américaine Lisette Model, puis avec Ken Heyman en 1970, Jim Hughes en 1971 et Diane Arbus en 1971. Depuis 1968, elle est basée à New York, voyageant et enseignant en ateliers et séminaires aux États-Unis et à l'étranger. Son travail a été publié dans plusieurs livres et de nombreux magazines aux États-Unis, en Europe et en Amérique du Sud. Ses photographies ont fait l'objet de nombreuses expositions personnelles et collectives aux États-Unis et à l'étranger.

Eva Rubinstein
est représentée par
la galerie In Camera.



Boy in doorway, Font, 1989



Two doorways, Saab, 1973

De l'autre côté de l'eau

Le festival abordant le thème de l'autofiction cette année, il était impossible de passer à côté du travail de Sylvia Ney sur Gustave Flaubert que certains considèrent comme étant l'un des « pères » de ce genre littéraire.

« Chemin faisant, un 5 août, je suis allée à l'abbaye de Jumièges, à l'occasion de l'exposition *Flaubert : voyage à Jumièges et au Moyen Âge* par Yvan Leclerc. À ce moment-là, j'ai appris que l'année 2021 célébrerait le bicentenaire de la naissance de l'écrivain. Immanquablement, un possible m'est apparu : accueillir un grand écrivain à la maison et partager mon quotidien avec lui. Ce qui nous rapproche, c'est le territoire. En effet, je séjourne régulièrement dans un lieu qui se situe tout près de Croisset où Flaubert a vécu. Mais il ne reste rien ou presque, à part le petit pavillon dans lequel il travaillait. C'est juste une Normandie plate, grisaille, sans séduction apparente, où le trop de vert peut, disait-il, agacer les dents comme un plat d'oseille crue. Rien de ce décor ne semble avoir changé, hormis les inévitables poussées industrielles et les baignades interdites dans la Seine. Inlassablement, je passe des journées entières dans les arbres, à tailler, planter, greffer, récolter et remplacer les fruitiers abîmés. Une fois descendue de mes pommiers, je longe avec Flaubert nos rives, rêves intemporels. C'est alors qu'empoignant l'objectif et mes lectures insistantes, j'ai composé une série photographique pour donner vie à sa massive absence. »

Sylvia Ney, plasticienne née en 1963, vit et travaille à Paris et en Normandie. Longtemps partagée entre peinture et sculpture, elle consacre depuis une dizaine d'années une part importante de sa création à la photographie. Elle est lauréate du prix RTE en 2014 et a bénéficié de l'accompagnement éclairé de photographes tels que Serge Picard, Flore, Klavdij Sluban et Claudine Doury. Ses photographies ont été exposées en 2021 au festival Terres de Paroles à Duclair et à la médiathèque de Saint-Valéry-en-Caux ; en 2019 au musée Flaubert à Rouen mais aussi à Inspiring Culture à Bruxelles en 2016 et à la galerie Talbot à Paris en 2011. Ses sculptures et peintures ont été montrées au Ningbo Museum of Art et au Suzhou Museum ainsi qu'au Changshu Museum, en 2009, en Chine. *De l'autre côté de l'eau*, son premier livre de photographies, paraît à l'automne 2021 aux éditions Filigranes.



Elle ne savait pas quel serait ce hasard, le vent qui le pousserait jusqu'à elle, vers quel rivage il la mènerait, s'il était chaloupe ou vaisseau à trois ponts, chargé d'angoisses ou plein de félicités jusqu'aux sabords.
Madame Bovary (1857).



Un air glacial règne sur nos bords et le ciel donne une lumière blanche et triste.
Gustave Flaubert à sa nièce Caroline, Croisset, juin 1876.

Clémence

Marc Riboud n'est pas vraiment connu comme photographe de l'intime : longtemps membre de la célèbre agence Magnum, ce globe-trotter qui a parcouru le monde s'est fait plus connaître par ses photographies réalisées en Chine entre 1957 et les années 1980 ou ses images de l'indépendance de l'Algérie en 1961 que par ses photos de famille... Et pourtant le voici au programme de cette édition, accompagné des textes de son épouse Catherine. Surprenant ? Pas tant que ça... Au Festival du Regard, nous aimons partir d'une envie ou d'une rencontre. En l'occurrence, une rencontre littéraire avec le livre *J'aime avoir peur avec toi* paru en 2004 aux éditions du Seuil. Un texte courageux et sincère qui nous a frappés au cœur, dans lequel l'épouse de Marc Riboud raconte sans détour la souffrance d'être la mère d'une enfant handicapée. Nous avons donc voulu associer les textes de Catherine Chaine (son nom de jeune fille et d'auteure) aux photographies de Marc Riboud afin de raconter cette histoire. Et lui laisser la parole : « Sylvie Hugues étale les photographies de Clémence sur le sol de mon salon pour préparer son accrochage. Quel titre va-t-on donner à l'exposition ? Je regarde le bébé aux yeux bridés, la petite fille malicieuse, l'adolescente décidée et visiblement trisomique et me reviennent non pas la douleur, non pas la fureur que le handicap avait fait naître en moi, mais leur souvenir, aujourd'hui adouci. Et pendant ces mêmes secondes, ces photos prises par Marc me font revivre aussi le bonheur conscient, constant, de sa présence auprès de moi, puisque c'était lui qui prenait sans cesse ces photos de sa fille. Aujourd'hui, en ce mois d'octobre, Clémence a eu quarante ans et cinq années ont passé depuis la mort de Marc. Le temps enfui m'a fait comprendre que le handicap d'un enfant n'est pas la seule blessure, si cruelle soit-elle, que la vie nous impose. Quand Clémence avait vingt-deux ans j'ai écrit un livre pour crier le poids du handicap, l'ambivalence des sentiments et ma révolte de ne pas avoir obtenu l'amniocentèse que je désirais. Je me souviens de la fureur qui m'avait habitée contre certains médecins qui freinaient l'accès à cet examen ou contre d'autres encore qui m'avaient répondu avec légèreté. Faire l'effort immense de trouver pour ce livre les mots exacts pour dire la douleur et la colère m'ont permis, je ne sais trop comment, d'alléger la douleur et la colère. Ce qui pesait si lourd était désormais fractionné en autant de petits morceaux qu'il y avait de mots dans mon texte. Cette recherche de vérité, loin des paroles lénifiantes, m'a permis de découvrir aussi combien j'étais soumise à ceux qui "savaient", sans faire confiance à mes propres pensées ou intuitions. Pour chacun le chemin est différent bien sûr et... souvent rude mais qui peut prétendre que la vie est faite pour les mauviettes ? Sûrement pas Sylvie Hugues et Mathilde Terraube qui aiment raconter des histoires avec des photos sur les murs des expositions qu'elles organisent. »

Marc Riboud
Fonds Marc Riboud
au MNAAG.



Clémence, 1989



Catherine et Clémence, 1995

Marc Riboud est né en 1923 à Saint-Genis-Laval près de Lyon. À l'Exposition universelle de 1937, il prend ses premières photographies avec le petit Vest-Pocket offert par son père pour ses quatorze ans. En 1944, il participe aux combats dans le Vercors. De 1945 à 1948, il suit des études d'ingénieur à l'École centrale de Lyon et travaille en usine, puis il décide de se consacrer à la photographie. En 1953 il obtient sa première publication dans le magazine *Life* pour sa photographie d'un peintre de la tour Eiffel. Sur l'invitation d'Henri Cartier-Bresson et de Robert Capa, il rentre à l'agence Magnum. En 1955, via le Moyen-Orient et l'Afghanistan il se rend par la route en Inde, où il reste un an. De Calcutta, il gagne la Chine en 1957 pour un premier long séjour avant de terminer son périple en Extrême-Orient par le Japon où il trouve le sujet de son premier livre : *Women of Japan*. En 1960, après trois mois en URSS, il couvre les indépendances en Algérie et en Afrique subsaharienne. En 1968 et 1969, il effectue des reportages au Sud ainsi qu'au Nord-Vietnam, où il est l'un des rares photographes à pouvoir entrer. Dans les années 1980-1990, il retourne régulièrement en Orient et en Extrême-Orient, particulièrement à Angkor et Huang Shan, mais aussi afin de suivre les changements immenses et rapides de cette Chine qu'il connaît depuis trente ans. En 2011, il fait une donation au musée national d'Art moderne (Centre Georges Pompidou) d'un ensemble de 192 tirages originaux réalisés entre 1953 et 1977. Son travail a été couronné par des prix prestigieux. Musées et galeries l'exposent à Paris, New York, Shanghai, Tokyo, etc. Marc Riboud s'est éteint à quatre-vingt-treize ans à Paris le 30 août 2016. Le cœur de ses archives a rejoint les collections du musée national d'Arts asiatiques — Guimet.

Catherine Chaine, née en 1946, était la compagne de Marc Riboud. Neuf ans journaliste à *Elle* dans la rubrique « Éducation », elle a ensuite travaillé en free-lance au *Monde* (reportages et interviews de Pierre Goldman, Maurice Sendak, etc.), au *Nouvel Observateur*, à *Marie-Claire*, *Autrement*, *Femme pratique*, etc. Ses goûts l'ont amenée à rencontrer des écrivains : Albert Cohen, Jean-Paul Sartre, Claude Roy... Son interview « Sartre et les femmes » pour *Le Nouvel Observateur* a été traduite dans une dizaine de pays. Dans les années 1980-1990, elle a souvent accompagné Marc Riboud en reportage. De retour de Naples ou Prague, de Pologne ou de Géorgie, elle a écrit pour *Vogue*, *Paris Match*, *L'Express*, des articles illustrés par les photographies de son mari. Avec lui, elle a observé tout le chantier de la grande pyramide du Louvre mené par leur ami I. M. Pei et publié *Le Grand Louvre, du donjon à la pyramide*, en 1990. En 1994, elle a écrit *Le Voyage sans retour des enfants d'Izieu*, aux éditions Gallimard Jeunesse et, en 2004, *J'aime avoir peur avec toi*, aux éditions du Seuil, témoignage sur la douleur causée par le handicap de leur fille Clémence.

Chaleureux remerciements à Lorène Durret.



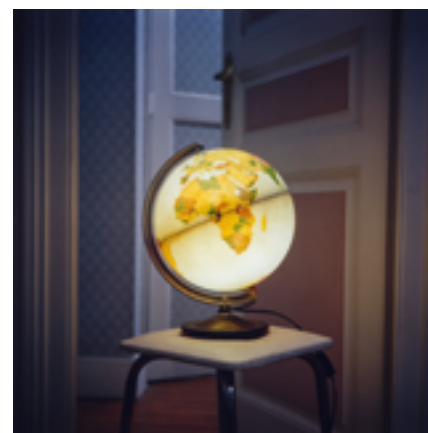
Clémence, 1994

Autres journées

Patrick Taberna poursuit un travail d'une poésie intimiste, à la fois autobiographie familiale et journal de voyage. Construisant une œuvre lente, il photographie essentiellement en voyage et sa famille est son unique sujet ou, du moins, elle est le fil rouge qui suscite et accompagne toute sa photographie. Ce besoin du voyage (pas nécessairement lointain) est une stimulation pour l'imaginaire, pour retrouver un esprit d'enfance où toute journée est riche en découvertes, où l'esprit est entièrement dédié à l'instant. C'est, dans un léger décalage par rapport au temps du quotidien, une photographie des sensations, ouverte au monde de l'enfance, à cet atelier des souvenirs où se forment des impressions durables. La simplicité est un équilibre difficile à atteindre. Patrick Taberna réussit dans sa photographie à nous faire partager ce bonheur d'un regard à la fois simple et unique. Bernard Plossu écrivait dans sa postface d'*Au fil des jours*: «Ce que je ressens, en voyant ces images [...], c'est qu'il en a besoin pour vivre...» En effet, cette photographie est essentielle car elle part d'une nécessité, celle de conserver le souvenir du temps qui passe et des enfants qui grandissent. Clément son fils vient de fêter ses vingt et un ans, Héloïse ses dix-huit ans et leur père poursuit, avec leur accord, cette douce chronique familiale. Patrick Taberna travaille en film négatif couleur 6 x 6 cm, avec un appareil Lubitel (bi-objectif rudimentaire de fabrication russe) et il fait tirer ses images sous agrandisseur par Diamantino.

Né en 1964 à Saint-Jean de Luz, Patrick Taberna vit et travaille à Paris. Passionné d'image depuis son plus jeune âge, il réalise ses premières séries photographiques au cours de nombreux voyages en Europe, Asie, Moyen Orient, Amérique du Nord, *L'Usage du monde* de Nicolas Bouvier en poche. Peu après son installation à Paris en 1987, il intègre le club des 30x40. À partir de 1996 son travail prend un ton plus personnel et Sylvie, sa femme, est de plus en plus présente dans ses images. C'est en 1997, afin de remercier ceux qui lui ont donné le goût du voyage et de la photographie, qu'il réalise une exposition postale. À l'issue de celle-ci, il correspond régulièrement avec Bernard Plossu et Robert Frank. Son travail est souvent exposé en France et à l'étranger, notamment au Japon. Il a publié deux monographies: *À contretemps* et *Du Portugal, frôlement*. En 2006 la série *Mémoire morte* est présentée, avec des photographies de la collection de la Maison européenne de la photographie, à la Kunsthalle d'Erfurt. Il participe également à des festivals internationaux de photographie comme la Biennale de la photographie à Moscou, la Biennale de photographie à Poznan ou Fotonoviembre de Santa Cruz de Tenerife. Patrick Taberna est mention Fnac en 2000, lauréat Fnac Paris en 2001 et lauréat 2004 de la fondation HSBC pour la photographie.

Patrick Taberna
est représenté par
la galerie Camera Obscura
et ses images sont diffusées
par l'agence VU'.



Afin de prolonger la thématique de cette édition, les directrices artistiques Sylvie Hugues et Mathilde Terraube, ont demandé à des grands noms de la photographie ainsi qu'à des galeries prestigieuses de sortir de leurs boîtes quelques tirages d'époque ou modernes, issus de séries qui ont marqué l'histoire de la photographie comme le *Voyage Sentimental* d'Araki.

L'occasion de montrer au public des tirages de collection peu vus, comme ceux de Ralph Eugene Meatyard et de Miroslav Tichý. De redécouvrir les photographies de Frida Kahlo dans l'intimité réalisées par Lucienne Bloch et une autre facette du travail du grand photographe Michael Ackerman. Mais aussi quelques papiers albuminés du XIXe siècle.



Nobuyoshi Araki
est représenté par
la galerie In Camera.

Nobuyoshi Araki : Le voyage sentimental

Nobuyoshi Araki est né à Tokyo en 1940. Il a grandi dans le quartier de Minowa dans la ville basse. Bien que sa petite enfance ait été marquée par les ravages de la guerre, Araki montre très tôt une incroyable joie de vivre et photographie avec frénésie, racontant sa vie par les images avec une passion et une énergie dévorantes. La vie, le sexe et la mort sont des thèmes récurrents de l'œuvre de cet artiste contemporain majeur. Jeune adolescent, il prend ses premières photos lors d'une sortie scolaire. Il photographie une jeune fille dont il est secrètement amoureux. C'est le début de sa fascination pour les femmes et l'érotisme. Le sexe, souvent associé à un paysage, la plupart du temps tokyoïte, deviendra plus tard son thème de prédilection. À l'âge de vingt-deux ans, Araki photographie un groupe d'enfants turbulents dans le quartier populaire de Mikawajima. L'un d'entre eux, Sachio Hoshino, surnommé Satchin, le touche particulièrement car il s'identifie à la vitalité et à l'impertinence du jeune garçon. *Satchin*, la série qui lui est consacrée, fera l'objet de sa première exposition en 1964.

En 1971, il épouse Yoko Aoki et publie à ses frais *Sentimental Journey* (Le voyage sentimental) qui comprend 108 photographies et raconte l'intimité du couple. À l'époque, cela heurte les sensibilités nippones, habituées à la discrétion et à la retenue. «La photographie est l'obscénité par excellence, un acte d'amour furtif, une histoire, un roman à la première personne», dit-il.

Yoko meurt en 1990, à l'âge de 43 ans. Ce drame confère à son travail une noirceur qui restera sensible pendant plusieurs années. Il se mettra à photographier le ciel vu de sa fenêtre. En 2010, lors de son propre cancer, Araki commence une nouvelle série de photographies de ciels vus de sa fenêtre. Il colorie et écrit sur les tirages.

Depuis quarante ans, Araki photographie aussi des jeunes femmes dénudées et souvent ligotées. Ce qu'il veut montrer par le bondage, c'est la beauté d'être enlacée. Ses modèles, «ses amantes» comme il les désigne, ne sont pas des mannequins, ce sont des femmes rencontrées dans la vie de tous les jours, volontaires pour prendre la pose. Ce ne sont pas des femmes objets, elles ne sont ni soumises, ni victimes, ni passives, elles gardent le pouvoir sur leur corps, comme si elles retournaient l'objectif vers le spectateur.

Lucienne Bloch : Frida Kahlo intime

Lucienne Bloch (1909-1999), née à Genève, suivit sa famille aux États-Unis en 1917. Artiste, reconnue pour ses fresques et sculptures, elle collabora avec Diego Riviera et fut la seule à photographier sa fresque controversée : *Man at the Crossroads*, au Rockefeller Center, avant sa destruction. Assistante du peintre muraliste sur les chantiers des deux fresques monumentales qu'il réalisa à New York et Detroit, Lucienne Bloch saisit au vol le couple qu'il formait avec l'artiste Frida Kahlo, de vingt et un ans plus jeune que lui. Lucienne Bloch était l'amie intime et la confidente de Frida Kahlo. Elle resta à ses côtés à différents moments difficiles de sa vie et voyagea avec elle au Mexique lors de la convalescence de sa mère.

Frida Kahlo, on le sait, avait contracté la poliomyélite à six ans et un grave accident de bus avait fracturé son bassin à trois endroits. Elle fit plusieurs fausses couches et, dans les années 1940, son état de santé s'aggrava. Elle dut subir sept opérations de la colonne vertébrale et finit sa vie en peignant dans son lit. Elle dut également être amputée de la jambe droite. Elle mourut à quarante-sept ans d'une pneumonie. Ses nombreux autoportraits témoignent de sa souffrance physique et morale. Aussi, ce qui étonne dans les photographies de Lucienne Bloch, c'est de voir une Frida Kahlo rieuse et amoureuse, loin des tableaux où elle s'est peinte avec son corset de fer et une couronne d'épines...

Grâce aux patientes recherches de Julia Gragnon de la galerie de l'Instant, ces photographies un peu oubliées sont à présent visibles par le plus grand nombre.

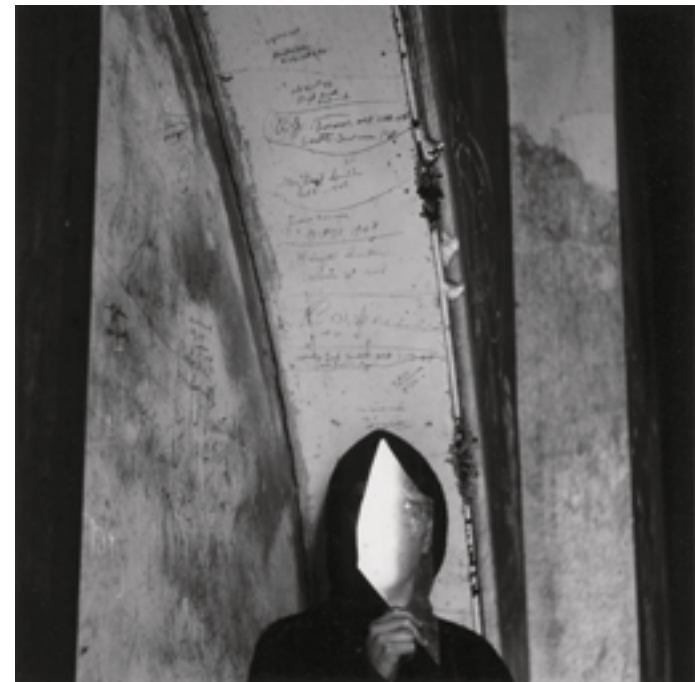
Lucienne Bloch
est représentée par
la Galerie de l'Instant.



Ralph Eugene Meatyard (Collection Particulière)

Né en 1925 en Illinois, aux États-Unis, Ralph Eugene Meatyard a mené, dans la petite ville de Lexington aux États-Unis où il exerçait la profession d'opticien, une existence familiale paisible et anodine. Malgré cette discrétion affichée, il fait preuve d'une ambition artistique remarquable. Son inspiration joue de troublants stratagèmes qui semblent contrarier et transcender une technique qu'il maîtrise à la perfection. Cultivé et sauvage, son approche photographique révèle d'étranges facettes de l'Amérique profonde (Meatyard était amateur de jazz et de blues, à l'instar des écrivains de la *beat generation* dont il se sentait proche.) L'œuvre n'a pas réellement de valeur documentaire, elle est purement contemplative et fictive. Fasciné par le mysticisme d'un Thomas Merton (dont il a été l'ami), Meatyard pratique une photographie méditative, en noir et blanc, qu'il applique à des brindilles, des feuillages, des ruines de maisons abandonnées pleines d'ombres et de reflets... Lorsque des personnages (parents ou amis) s'introduisent dans le cadre, ils apparaissent déformés par le mouvement ou défigurés par des masques grotesques d'Halloween. Ils prennent l'apparence de fantômes inquiétants que seule la pellicule sensible aurait le pouvoir de capter. Les magnifiques tirages qu'il obtient lui-même possèdent la densité des peintures d'un Balthus ou d'un Magritte, qu'il admirait. Ralph Eugene Meatyard est décédé en 1972 à l'âge de quarante-sept ans.

Un volume de la célèbre collection PhotoPoche lui est consacré et ses photographies ont fait l'objet de nombreuses expositions et publications dont une remarquable monographie aux éditions Steidl.



Miroslav Tichý

Miroslav Tichý, né le 20 novembre 1926 à Nětčice en Moravie et mort le 12 avril 2011 à Kyjov, est un peintre et photographe tchèque.

Il a d'abord entamé une carrière de peintre, marqué par les influences de Picasso, Matisse et des expressionnistes allemands. La prise du pouvoir par les communistes en 1948 le conduit à revenir dans sa ville de Kyjov. Il délaisse la peinture et s'initie, au milieu des années cinquante, à la photographie, qu'il réinvente en construisant ses propres appareils à partir de matériaux qu'il récupère : tubes en carton, boîtes de conserve, verres optiques poncés avec du dentifrice et des cendres de cigarettes... Trente ans durant, dans l'isolement, il réalise quotidiennement des dizaines de clichés sous ou surexposés, avec pour sujet principal et obsessionnel les femmes de Kyjov. Il développe ses photos comme il peut et les retouche au crayon.

Son comportement volontairement marginal lui vaut des difficultés avec les autorités. Il est interné en établissement psychiatrique à plusieurs reprises et finit par être expulsé de son atelier en 1972.

Son travail, découvert à la fin des années quatre-vingt-dix, est rapidement reconnu. Il sera notamment exposé au Kunsthaus de Zurich (2005) et le Centre Pompidou à Paris lui a consacré une rétrospective en 2008.



Miroslav Tichý
est représenté par la
Galerie Christophe Gaillard.



Michael Ackerman

Né à Tel Aviv en 1967, Ackerman a rejoint New York en 1974 et a produit une série sur cette ville ainsi que sur d'autres lieux qui ont retenu son attention: Cabbagetown (banlieue d'Atlanta), Cracovie en Pologne et Bénarès en Inde. Le travail d'Ackerman dans les grandes villes est empreint d'humanité dans le traitement photographique des gens qu'il croise au cours de ses déambulations. Il cherche à provoquer des émotions chez le spectateur avec ses photographies noir et blanc, parfois décadrées ou bougées, le plus souvent prises de façon spontanée.

« Ses photographies ont une force d'évocation et un style immédiatement reconnaissables. Images au noir et blanc griffé, nerveux... En 1999 la publication de *End Time City* par Robert Delpire fut un choc et la découverte rare d'un nouveau talent. Ackerman livrait sa vision hallucinée de Bénarès: images labyrinthiques et tourmentées d'une cité où la vie est d'autant plus foisonnante et excessive que la mort l'habite », écrit son galeriste Didier Brousse.

Tout le travail d'Ackerman est placé sous le signe d'une urgence existentielle désespérée et lumineuse, violente et tendre. Tendre surtout lorsqu'il s'agit de photographier sa compagne et leur fille Jana. Le Festival du Regard présente un ensemble de photographies autour de la famille de l'auteur.

Michael Ackerman
est représenté par la galerie
Camera Obscura.



Radka et Jana, 2014



Varsovie, Pologne, 2014

Intime et Autofictions au XIX^e siècle

C'est une marque de fabrique du Festival du Regard que de transformer des lieux habituels en véritables galeries d'art en montrant des tirages précieux, bien encadrés et accompagnés de textes explicatifs. Dans cet ordre d'idées, les directrices artistiques ont invité le collectionneur Olivier Degeorges à partager sa passion et son grand savoir sur la photographie du XIX^e siècle et à proposer une série de photographies réalisées au Japon.

Le Festival présente également le célèbre autoportrait en noyé d'Hippolyte Bayard. Un peu d'histoire : c'est en enduisant une plaque de cuivre d'un vernis au bitume de Judée que Nicéphore Niépce (1765-1833) invente la première technique d'impression des images photographiques appelée héliographie, (du grec *helios*, soleil, et *graphein*, écrire). Après exposition à la lumière, cette sorte de goudron naturel devenait insoluble au rinçage au pétrole, gardant la trace « positive » de l'image reproduite. Plusieurs jours de pose en plein soleil étaient alors nécessaires. Dans les années 1830, le Français Hippolyte Bayard (1787-1851) travaille sur un procédé de tirage positif sur papier, une invention fondamentale pour l'histoire de la photographie qui nécessite un temps de pose entre 30 minutes et 2 heures et permet d'obtenir des images sur support souple plutôt que sur plaques de métal. Louis Daguerre (1787-1851) poursuit les recherches de Niépce sur la capture des images, et parvient à réduire le temps de pose à seulement quelques minutes. Ce procédé, baptisé « daguerréotype », est présenté devant l'Académie des sciences et des beaux-arts en 1839 et la France fait alors l'acquisition du brevet pour en faire « *don au monde* ». Frustré de ne pas voir son invention soutenue, Hippolyte Bayard décide de se noyer symboliquement et réalise en 1840, *Le noyé*, un autoportrait pour protester contre cet oubli. Cette photo, dans lequel l'artiste simulait sa mort pose à demi-nu, vêtu d'un simple drapé, est la première mise en scène photographique de l'histoire. L'artiste utilise ici la photographie non pour reproduire le réel mais bien pour construire une image symbolique, une fiction personnelle. L'original du « Noyé » de Bayard est conservé à la Société Française de Photographie que le festival tient à remercier.



Ecole de Yokohama (Yokohama Shashin), Nagasaki, groupe de femmes dans une Maison de Bain, ca 1880-1890, titre original : Groupe de quatre femmes nues pendant un bain. Tirage albuminé rehaussé à l'aquarelle. Collection Olivier Degeorges.



Hippolyte Bayard, *Autoportrait en noyé*, 1840, positif direct sur papier. Tirage moderne réalisé en c. 1970 par Claudine Sudre. Collection Société française de photographie (coll. SFP), 2021.



Baron Von Stillfried & Hermann Andersen. Gentleman japonais en costume occidental ca 1875-1880. Tirage albuminé rehaussé à l'aquarelle. Collection Olivier Degeorges.

Les étudiants de l'ENSAPC

À partir d'un programme riche d'invitations de personnalités issues des champs artistiques et scientifiques, l'équipe de professeur·e·s et de responsables d'ateliers, les étudiant·e·s, les doctorant·e·s et l'équipe administrative de l'École nationale supérieure des arts de Paris Cergy (ENSAPC) parient sur la capacité collective à inventer ensemble les voies permettant l'expérimentation des modes de transmission, de production, de recherche, de présentation et de réception, et ceci en cohérence avec des dynamiques de collaborations pédagogiques, artistiques et citoyennes.

C'est dans cette même volonté de dynamisme et d'ouverture que la directrice de l'ENSAPC, Corinne Diserens, a sollicité le Festival du Regard afin de lancer ensemble un appel à projets sur le thème « Intime et autofictions », permettant à trois étudiants de réaliser leur première exposition en bénéficiant des infrastructures et des équipes professionnelles de la manifestation.

À l'issue des délibérations du jury constitué de Corinne Diserens et Nina Voltz de l'ENSAPC, Suzanne Lafont, Nicola Lo Calzo artistes et intervenants à l'ENSAPC, Anaïs Viand, rédactrice en chef de Fisheye.fr, Mathilde Terraube et Sylvie Hugues du Festival du Regard, ont été retenus les projets : *Aller-Retour* de Bahia Ourahou, *Clubs are Not* de Reda Eltoufaïl et *Between* de Wonwoo Kim.



Clubs are not, image extraite du projet de Reda Eltoufaïl



Between, installation de Wonwoo Kim



Aller-retour, photographie extraite de la série de Bahia Ourahou

Depuis sa création, le Festival du Regard mène des actions pédagogiques avec des acteurs locaux et même des associations au-delà du département du Val d'Oise. Cette année, y ont participé l'école Talentiel de Vauréal ainsi que Wake up Café qui s'occupe d'anciens prisonniers en réinsertion.

Les photographies réalisées dans le cadre de ces ateliers sont exposées au Festival du Regard. Ces initiatives sont soutenues par Fujifilm France.

Ecole Talentiel de Vauréal

Avec la collaboration de la directrice Anne-Séverine Menjon et l'aide des parents et enseignants, le Festival du Regard propose un atelier photographique où les enfants de huit à onze ans livrent leur vision du thème « Intime et autofiction ». En raison des mesures sanitaires, le travail a été réalisé pendant les temps de vacances.

Au sujet de l'école Talentiel de Vauréal : « L'école peut être synonyme d'échec pour les enfants à haut potentiel (enfants précoces), Dys ou TDA/H (souffrant de troubles de l'attention ou hyperactifs). Les propositions pédagogiques de Talentiel permettent à l'enfant de reprendre confiance en lui et dans l'enseignement, afin de mieux vivre le retour dans l'enseignement traditionnel. »

Wake up Café

Créée en 2014, Wake up Café (WKF) accompagne des personnes détenues motivées pour être soutenues vers une réinsertion durable, sans récidive. L'association propose des parcours visant une réhabilitation complète de la personne, un accompagnement individuel et collectif dedans-dehors sur-mesure, et une communauté d'entraide, pilier pour lutter contre la récidive et l'isolement. WKF propose également des activités culturelles visant à développer l'estime de soi et la confiance en soi. C'est dans ce cadre que des « wakeurs » : Ali, Jérémie, Khaled et Malak, ont mené une action photographique et nous livrent leurs visions du thème : l'Intime et l'auto-fiction en utilisant avec des appareils FujiFilm XP120, 130 et 140.
<https://wakeupcafe.org>

De l'air, des couvertures

Le Festival du Regard fait un clin d'œil au magazine de l'air qui a souvent traité de la thématique que nous abordons cette année. Un mur reprenant les couvertures de ses numéros consacrés à l'intime et à l'autofiction lui sera dédié.

« Depuis sa création en avril 2000, le magazine de l'air a toujours flirté avec l'intime, péché avec l'extime, prêché l'autofiction. Notre histoire déborde d'histoires. Celles de photographes qui trouvent dans de l'air une fenêtre et un miroir. Un cadre finalement dans lequel ils, elles pénètrent avec leurs secrets, leurs fantasmes, leurs obsessions, leurs névroses... Cette mise à nu, au sens propre et figuré, se retrouve naturellement en couverture de notre magazine. Véritable vitrine du journal, la "une" charme, tente, provoque, excite, racole le lecteur, la lectrice. Elle donne un peu à voir de ce qui trame à l'intérieur. Elle aide à se "pencher au-dedans" comme le chante Daniel Darc. À l'occasion des vingt et un ans du magazine, nous présentons une sélection de couvertures affichant avec et sans pudeur des histoires qui racontent le monde d'aujourd'hui. Avec Bernard Plossu, Joel-Peter Witkin, Antoine d'Agata, Nicolas Comment, Alain Fleisher, Jeanloup Sieff, Sonia Sieff, Ren Hang, Olivier Roller, Flore-Aël Surun, Patrick Swirc, Grégoire Korganow, Bruno Fournier, Linda Tuloup, Marion Gronier, Arno Rafael Minkinen, Floriane de Lassée. » Stéphane Brasca (Fondateur et directeur du magazine de l'air).



Et aussi : Exposition Bambino

Présentée en extérieur, place des Arts (au pied de l'Hôtel d'Agglomération et à deux pas de la Préfecture), Bambino est une exposition à hauteur d'enfants. Elle présente un extrait de photographies exposées au Festival du Regard dans l'Ancienne Poste, accompagné de textes simples et compréhensibles par tous. Une image est choisie par photographe assortie d'une explication et d'un jeu d'observation, afin de permettre aux plus jeunes de découvrir l'ensemble des travaux des artistes montrés et d'aborder la lecture de l'image de façon pédagogique et ludique. Pour mieux comprendre et développer l'esprit critique des petits (et des grands).

À l'ancienne Poste, le Festival du Regard propose également des projections de films, gratuites, durant toute la durée des expositions (horaires à venir sur notre site : www.festivalduregard.fr).

Au programme, deux documentaires réalisés par Franck Landron et deux court-métrages signés Kourtney Roy.

Claude Nori : *Un flirt photographique*

Un film de Franck Landron / 2012 – 52 minutes

Production: Les Films en hiver/Alcatraz films

Claude Nori est le photographe du bonheur. Il immortalise les instants de sa vie, les femmes qu'il croise pour un instant ou pour toujours. Il ne cherche pas à faire des photos, il les fait. « Flirt photographique », à l'image des vacances à l'italienne. Éditeur rebelle, il crée les éditions Contrejour en 1975 et devient une référence en signant les premiers livres de Jean-Loup Sieff, Bernard Plossu, Sebastiao Salgado, Guy Le Querrec, Pierre et Gilles, Luc Choquer... et en publiant les plus belles monographies de photographes classiques (Willy Ronis, Robert Doisneau, Édouard Boubat). C'est le portrait de cet homme aux mille facettes que nous allons vous faire découvrir.



D'Agata – Limite(s)

Un film de Franck Landron / 2019 – 70 minutes

Production : Les Films en hiver/Alcatraz films

Franck Landron suit le photographe Antoine d'Agata là où il va, jusqu'aux bords du monde, dans une présence discrète, caméra à la main. Ce sont des heures et des heures de rushes qu'il enchaîne, patiemment, sans rien hâter ni bâcler, il veut ce film au plus juste, au plus honnête, il mettra le temps qu'il faudra : cela a duré six ans.



Slice of Heaven

Un court-métrage de Kourtney Roy

Primé au Raindance Film Festival à London, 2020, sélectionné au festival: Très Court International Film Festival en juin 2021.

Morning, Vegas

Un court-métrage de Kourtney Roy

Prix Best Experimental Film (UFO/ Shorts TV award) au Brest European Short Film Festival 2019. Sélectionné au Arizona Underground Film Festival à Tucson en 2019 et au Traveling Cinema Festival à Rennes en 2020.

Les Maisons de Marianne

Afin de lutter contre l'isolement et de favoriser les synergies locales, les Maisons de Marianne conçoivent et animent des habitats solidaires en collaboration avec les bailleurs sociaux et les collectivités locales. Composées de logements fonctionnels et d'espaces partagés conviviaux, ces résidences s'adaptent aux besoins de chaque génération afin d'encourager l'autonomie et le vivre-ensemble.



Cergy-Pontoise l'agglomération

Pour cette quatrième édition consécutive en terre cergypontaine, la Communauté d'agglomération de Cergy-Pontoise est une nouvelle fois le partenaire du Festival du Regard qui proposera, du 1^{er} octobre au 21 novembre 2021, une exposition et des animations consacrées au thème Intime & Autofictions.

Dans le quartier Grand Centre en pleine transformation urbaine, dans un lieu qui s'apprête à être lui-même réinventé, le Festival du Regard est désormais un rendez-vous attendu de tous, dans l'hexagone comme localement. Cergy-Pontoise est un territoire disposant d'une dynamique économique et universitaire forte. Et au-delà son patrimoine naturel et son ambition écologique, l'agglomération est reconnue pour son action en matière d'éducation artistique complétée par son engagement à promouvoir, diffuser et valoriser les pratiques culturelles en direction de tous les publics. Pour Jean-Paul Jeandon, Maire de Cergy et Président de la Communauté d'agglomération de Cergy-Pontoise « Pendant près de deux mois, le festival offre un accès à tous aux oeuvres des grands noms de la photographie, dans une proposition chaque année renouvelée, originale et sensible. Un rendez-vous privilégié que de très nombreux Cergypontains ont adopté ! Et cette édition est particulièrement attendue bien sûr après une crise sanitaire qui a durement impacté la culture ». Au-delà la présence de plusieurs festivals, dont la réputation dépasse très largement les frontières de l'agglomération (Cergy, Soit !, Jazz au fil de l'Oise, Piano Campus, Festival Baroque de Pontoise, ...), Cergy-Pontoise est un pôle majeur de production et de diffusion culturelle en Ile-de-France. En témoignent son Conservatoire à rayonnement régional (CRR), sa scène nationale Points communs, sa Maison des Arts, sa vingtaine de lieux de spectacle vivant et la salle de concerts Le Forum ! À ces structures, il faut ajouter ses vingt-six salles de cinéma dont cinq classées « Art et Essai » et de nombreux musées et lieux d'exposition (Le Carreau, le musée Pissarro, l'abbaye de Maubuisson...).



POSTE IMMO

C'est l'ancienne Poste, située au cœur de Cergy-Pontoise qui accueillera cette année la cinquième édition du Festival du Regard. Cet immeuble typique des années soixante-dix a fait l'objet d'un appel à projets initié en 2018 par Poste Immo, filiale immobilière du Groupe La Poste. Le patrimoine immobilier du Groupe La Poste – dix mille immeubles, six millions de mètres carrés – comporte des immeubles structurants, souvent positionnés en plein cœur de ville avec une empreinte architecturale forte. Mais c'est aussi un parc qui vieillit et qui n'est plus forcément bien adapté aux nouveaux usages à la fois de La Poste et de la ville. Poste Immo a donc choisi une démarche innovante en lien avec les collectivités locales afin de valoriser des bâtiments postaux emblématiques des années 1970, vacants ou libérés. Ce programme ambitionne de repenser différemment l'immobilier postal en trouvant des réponses nouvelles en termes de construction, de programme, de performance énergétique, mais aussi d'usages imaginés. La mise à disposition de quelques espaces de ce bâtiment avant le début des travaux est une belle opportunité pour Poste Immo de continuer à faire vivre ce bâtiment avant sa transformation, transition culturelle exceptionnelle pour cet immeuble totem au cœur de la ville nouvelle.



ERIGERE

Erigere, acteur majeur du logement social à Cergy-Pontoise. Filiale du Groupe Action Logement, Erigere est un acteur de référence du logement social et intermédiaire en France. Fort d'un parc de plus 16 000 logements, nous nous appuyons sur l'expertise de nos 230 collaborateurs et collaboratrices pour construire, gérer et faire vivre nos résidences. Notre mission au quotidien : produire et proposer des logements à loyer modéré à proximité du lieu de travail de nos résidents.

En 2021, Erigere poursuit son développement avec la volonté d'accompagner les territoires et les collectivités afin de développer ensemble une dynamique économique locale. De cette même ambition est née l'envie de s'associer au Festival du Regard, devenu aujourd'hui le rendez-vous de l'art et de la culture à Cergy-Pontoise. Erigere innove dans son action cette année avec l'ouverture d'un atelier-photo destiné à promouvoir la commune à travers le regard de ses habitants.

Maison des Arts

Située au cœur du quartier Grand Centre à Cergy, la Maison des Arts est un espace de médiation artistique et culturelle consacré à l'art sous toutes ses formes et pour tous, petits et grands. Cet équipement culturel de la Communauté d'agglomération propose une médiathèque dédiée aux arts et des espaces de création et de diffusion où découvrir, expérimenter et s'enthousiasmer au plus près des artistes.

Galerie In Camera

Autour de la photographie documentaire, la galerie fait le choix de la confrontation entre des esthétiques classiques, urbaines, sociales ou engagées, et des sensibilités plus actuelles, ouvertes aux mutations du paysage, à l'exploration du territoire et des nouvelles marges. Elle représente des fidèles du noir et blanc, tels Jane Evelyn Atwood ou Stéphane Duroy ainsi que de grands coloristes comme Bertien van Manen, Dolorès Marat ou Gueorgui Pinkhassov. La plupart des artistes de la galerie sont reconnus internationalement, leur travail a donné lieu à de nombreuses publications et leurs œuvres sont présentes dans les musées et les grandes collections publiques et privées.

Galerie Camera Obscura

La galerie Camera Obscura, fondée en 1993 par Didier et Kiyoko Brousse, a fêté ses vingt-cinq ans en 2018. À sa création, elle d'abord exposé les artistes pour lesquels Didier Brousse réalisait des tirages (Lucien Hervé et Paolo Roversi notamment). Puis, dès 1995, la photographie japonaise est devenue l'un des pôles d'intérêt de la galerie et des expositions de Koichiro Kurita, Yasuhiro Ishimoto, Kikuji Kawada, Tomio Seike, Shoji Ueda, Masao Yamamoto, se sont succédé

les années suivantes.

En 2003, la galerie emménage dans un nouvel espace, boulevard Raspail, face à la fondation Cartier. C'est dans un esprit à la fois classique et contemporain, à l'écart des modes, que la galerie représente avec fidélité des artistes établis comme Sarah Moon, Michael Kenna, Pentti Sammallahti, Bernard Plossu, mais aussi une nouvelle génération qui renouvelle l'écriture photographique (Jean-François Spricigo, Michael Ackerman, Jungjin Lee...).

Galerie Christophe Gaillard

Fondée en 2007 à Paris, rue de Thorigny, la galerie Christophe Gaillard déménage en octobre 2015 au 5 rue Chapon dans de nouveaux locaux composés de deux espaces distincts : Main Space et Front Space. La galerie, dont l'une des particularités, sans être une ligne directrice, est sa forte représentation d'artistes femmes, se présente comme lieu de trajectoire d'une nouvelle génération d'artistes émergents, français et internationaux (Julien Des Monstiers, Rachel de Joode, Hannah Whitaker, Letha Wilson). Elle représente également de grandes figures de l'art contemporain (Hélène Delprat, Katarzyna Kozyna). La galerie œuvre par ailleurs à faire connaître certains artistes des

années 1960 à 1990 à la lumière des pratiques artistiques actuelles (Daniel Pommereulle, Michel Journiac, Tetsumi Kudo). Elle s'ouvre également à l'international en développant un réseau de galeries partenaires et en participant à de nombreuses foires (Art Basel, Art Basel Miami, Artissima, FIAC, Artbrussels, Paris Photo, Independent New York, Frieze Masters).

Fisheye

Fisheye est un magazine qui décrypte le monde à travers la photographie, tout en restant à l'écoute des pratiques d'une nouvelle génération qui aborde ce médium sans complexe. Avec des entrées Politique, Économie, Société, Monde, Portrait, Mode, Art vidéo, Matériel, Web, ou encore Histoire... *Fisheye* ne s'interdit rien et garde l'œil ouvert sur les talents émergents. Photographie documentaire, reportage, recherche graphique, approche poétique, road trip, photographie mobile et autres : toutes ont droit de cité dans les pages de *Fisheye Magazine*, sur les murs de la Fisheye Gallery et sur le Net, grâce au site, www.fisheyemagazine.fr, au compte Instagram @fisheyelemag et à la communauté créée autour de #fisheyelemag.

Fujifilm

Acteur historique de l'image, Fujifilm bénéficie d'une légitimité et d'une expérience incontestables dans tous les secteurs de la photographie. Conscient de sa responsabilité dans le développement de l'expression photographique, Fujifilm soutient de nombreux professionnels et des initiatives culturelles tels les festivals. Ainsi, à travers son partenariat auprès du Festival du Regard, Fujifilm souhaite manifester son attachement à une photographie abordant de manière transversale des thématiques travaillées tout au long de l'histoire de la photo et qui trouvent un écho très fort dans nos préoccupations contemporaines. Mais c'est aussi par ses produits et innovations que Fujifilm répond aux attentes des photographes. Amateurs comme professionnels, tous ont une exigence commune : exprimer leur créativité au plus haut niveau de qualité. Aussi, Fujifilm met-il l'essentiel au cœur des pratiques photographiques grâce à ses appareils numériques de la Série X et GFX (grand format numérique), ses services de tirage en ligne myFUJIFILM ou sa gamme Instax de photo instantanée. Afin de permettre à chacun de vivre plus fort la photographie, Fujifilm place au cœur de son action le

développement de nouveautés exclusives, en accord avec sa signature : « Value From Innovation » (L'innovation source de valeur).

France Fine Art

La revue culturelle franco-chinoise FranceFineArt.com, réalisée par des artistes français et chinois, a été créée lors des années croisées France-Chine (2004-2005). FranceFineArt.com est constituée de différentes rubriques qui, à l'aide de photographies, d'interviews sonores, de textes et de liens interactifs rendent compte de la vie artistique en France et en Chine.

L'UPP

L'Union des photographes professionnels a pour vocation d'accompagner, représenter, informer et défendre les droits et les intérêts des photographes. Première organisation professionnelle de photographes en France, l'UPP est le fruit de soixante-dix ans d'action et de mobilisation qui permettent de faire connaître et de faciliter les pratiques professionnelles ainsi que les conditions de travail et la législation encadrant la profession de photographe. L'UPP s'adresse à tous les photographes professionnels et à ceux qui ambitionnent de le devenir.

Atelier Robert Doisneau

L'Atelier Robert Doisneau est la structure créée par Annette Doisneau et Francine Deroudille, les deux filles du photographe, afin d'assurer la conservation et la représentation de son œuvre. L'Atelier n'est pas ouvert aux visiteurs. C'est à Montrouge, dans l'appartement où Robert Doisneau avait lui-même travaillé pendant plus de cinquante ans que l'Atelier a installé ses locaux. 450 000 négatifs y sont archivés, numérotés et classés, permettant ainsi de poursuivre la création d'expositions et d'ouvrages d'édition et offrant parfois le bonheur de la découverte d'un reportage inédit. www.robert-doisneau.com

Et aussi

- La galerie de l'Instant
- Atelier Demi-Teinte
- Artcomposit
- Pix Trakk

Festival du Regard

Coordination éditoriale: Mathilde Terraube et Sylvie Hugues

Mise en page: Sylvie Hugues et Patrick Le Bescont, Filigranes

Textes: Sylvie Hugues

Photogravure: Fotimprim, Paris

Impression sur les presses de l'imprimerie

Editoriale Bortolazzi Stei, Vérone

Achévé d'imprimer le jeudi 2 septembre 2021

© Filigranes Éditions • Marinvest • 2021

© Tous les photographes pour les photographies

ISBN: 978-2-35046-551-7

Dépôt légal: octobre 2021

Imprimé en Italie

Filigranes Éditions

www.filigranes.com

Marinvest

25 rue Pierre Curie

92000 Nanterre